

### 3

*Comté de Mayo, 2013*

Le froid perçait jusqu'aux os, intensifié par le vent cinglant et la pluie glaciale tombant à seaux d'un ciel plombé et chargé.

Tel fut l'accueil réservé par l'Irlande à Iona Sheehan.

Elle adora.

Comment ne pas adorer ? songea-t-elle, les bras croisés sur la poitrine, en contemplant par la fenêtre le paysage sauvage et trempé. Elle était dans un château, dormirait ce soir dans un château. Un vrai château en plein cœur de l'ouest de l'Irlande.

Certains de ses ancêtres avaient travaillé ici, probablement dormi ici. Tout ce qu'elle avait réussi à apprendre jusque-là montrait que sa famille, du moins du côté de sa mère, était issue de cette magnifique partie du monde, de cette région magique d'un pays magique lui aussi.

Elle avait risqué presque tout ce qu'elle possédait pour venir ici, trouver ses racines et renouer avec elles, du moins l'espérait-elle. Pour les comprendre, surtout.

Elle avait brûlé les ponts et les avait abandonnés en cendres dans l'espoir d'en construire ici de nouveaux, plus solides. Des ponts qui la conduiraient où elle voulait aller.

Elle avait laissé sa mère vaguement irritée. Mais sa mère n'éprouvait de toute façon jamais de véritables colères, chagrins, joies ou passions. Quelle épreuve pour elle de se retrouver avec une fille qui se laissait emporter par ses émotions comme par un étalon sauvage ! Quant au père d'Iona, il s'était contenté de lui tapoter la tête de son air absent, en lui souhaitant bonne chance comme à quelque vague connaissance. Sans doute n'avait-elle jamais été autre chose pour lui.

Ses grands-parents paternels considéraient ce voyage comme une aventure et lui avaient donné un chèque arrivé fort à propos.

Elle leur en était reconnaissante, même si elle savait qu'ils étaient de ces gens pour qui « loin des yeux » signifie « loin du cœur », et qu'ils ne lui accorderaient probablement plus la moindre pensée.

Le cadeau de sa grand-mère maternelle, sa précieuse Nan, s'accompagnait pour sa part d'innombrables questions.

C'était pour y trouver réponse qu'elle était ici, dans ce joli coin du comté de Mayo entouré d'eau, ombragé d'arbres centenaires.

Le mieux était d'attendre le lendemain, de s'installer tranquillement et de faire une sieste puisqu'elle avait à peine fermé l'œil dans l'avion depuis Baltimore. De défaire ses valises, au moins. Elle avait une semaine devant elle au château d'Ashford, une dépense tout à fait absurde, certes, mais aussi un plaisir comme l'on s'en offre une fois dans sa vie, et qu'elle avait tant désiré en raison de ses liens avec le passé.

Elle ouvrit ses valises, commença à sortir les vêtements.

Elle avait naguère rêvé d'une stature dépassant son pauvre petit mètre soixante, de formes plus épanouies que cette mince silhouette d'adolescente voulue par la destinée. Puis elle avait cessé de rêver et compensé en privilégiant une garde-

robe aux couleurs vives et de très hauts talons chaque fois qu'elle le pouvait.

Comme disait Nan, l'illusion valait largement la réalité.

Elle avait aussi rêvé d'être belle, comme sa mère, mais se contentait désormais de ce qu'elle était – mignonne. La seule fois où elle avait vu sa mère réellement horrifiée, c'était la semaine précédente, quand elle avait coupé ses longs cheveux blonds et adopté une *pixie cut*.

Loin d'y être elle-même habituée, elle passa les doigts dans ses mèches. Cela lui allait bien, non ? Cette coupe courte ne soulignait-elle pas un peu ses pommettes ?

Peu importait si elle en venait un jour à regretter son coup de tête ; elle en avait regretté d'autres. Essayer des choses nouvelles, prendre des risques – tels étaient ses objectifs pour le moment. « Attendre un peu » – le credo de ses parents depuis toujours –, c'était terminé. Elle voulait vivre l'instant présent.

Du coup, au diable les valises, elle n'allait pas attendre le lendemain ! Et si elle mourait dans son sommeil ?

Elle fouilla dans ses affaires pour en extirper ses bottines, un foulard, et son nouvel imperméable rose bonbon spécial Irlande. Une capuche à rayures roses et blanches et son immense sac en bandoulière... Elle était prête.

Cesse de réfléchir, agis plutôt ! s'ordonna-t-elle en sortant de sa jolie chambre bien chauffée.

Presque aussitôt, elle se trompa de couloir et en profita pour explorer. Elle avait demandé une chambre dans la partie la plus ancienne du château, et elle se plaisait à imaginer les allées et venues des servantes chargées de joncs fraîchement coupés, ou les châtelaines à leur rouet. Ou bien encore les guerriers revenant du champ de bataille en cotte de mailles ensanglantée.

Elle avait plusieurs jours à sa disposition pour visiter le château, le parc, et Cong, le village voisin, et elle avait bien l'intention d'en profiter.

Mais son objectif premier restait de trouver la Ténébreuse, et de nouer un premier contact.

Quand elle sortit du château sous les sifflements du vent et les trombes d'eau, elle songea que c'était un jour parfait pour les sorcières.

La petite carte dessinée par Nan était dans son sac, mais elle l'avait gravée dans sa mémoire. S'éloignant des grands murs de pierre, elle prit le chemin menant au cœur du bois de feuillus. Passa dans des jardins endormis pour l'hiver, de grandes étendues vertes détrempées. Un peu tard, elle se rappela le parapluie rangé dans son sac, l'en sortit tout en avançant dans la pénombre suggestive des bois humides de pluie.

Les arbres étaient bien plus grands qu'elle ne se l'était imaginé, avec leurs troncs immenses et leurs branches noueuses bizarrement contorsionnées. Une vraie forêt de conte de fées, se dit-elle, enthousiasmée, malgré la pluie qui éclaboussait ses bottines.

Au-delà du tambourinement sur son parapluie, elle percevait les gémissements et les soupirs du vent, et un sourd grondement qui devait venir de la rivière.

Elle franchit plusieurs chemins de traverse et embranchements, mais elle avait toujours sa carte en tête.

Il lui sembla entendre un cri au-dessus d'elle, et un instant elle s'imagina un battement d'ailes. Soudain, malgré tambourinement, grondement, gémissements et soupirs, tout sembla s'immobiliser. Le chemin se fit plus étroit, moins bien entretenu. Son cœur s'accéléra et résonna dans ses oreilles, trop fort, trop rapide.

Sur sa droite, un arbre déraciné révélait une souche plus haute qu'un homme, plus large que l'envergure de ses bras. Des lianes épaisses comme son poignet s'enchevêtraient pour former une sorte de mur. Elle se sentit attirée, gagnée par une irrésistible envie de les séparer, de se frayer un chemin pour

voir ce qu'il y avait de l'autre côté. L'idée qu'elle risquait de se perdre lui traversa l'esprit pour aussitôt disparaître.

Elle voulait juste voir.

Elle fit un pas en avant, puis un deuxième. Une odeur de fumée et de chevaux lui parvenait, qui l'attirait plus encore. Alors même qu'elle tendait la main, une masse énorme et noire surgit, qui la fit reculer en vacillant. Un ours ! pensa-t-elle instinctivement.

Comme son parapluie lui était tombé des mains, d'un regard affolé elle chercha une arme quelconque – bâton, pierre –, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait du plus gros chien qu'elle eût jamais vu, un chien aux pattes massives qui la contemplait fixement.

Pas un ours, certes, mais pareillement capable de la tuer s'il n'était pas un brave animal de compagnie.

— Bonjour... le chien.

Il continuait à l'observer de ses yeux plus dorés que bruns. Il s'avança vers elle en reniflant, et elle croisa les doigts pour que ce ne soit pas le prélude à une bonne morsure. Puis il lança deux aboiements qui résonnèrent comme des coups de canon, avant de s'éloigner en bondissant.

— Bien !... D'accord !...

Elle se pencha en avant, les mains sur les genoux, pour reprendre son souffle. Pas à dire, elle attendrait un beau jour ensoleillé pour reprendre son exploration. Ou du moins un jour un peu moins humide et plus lumineux.

Récupérant son parapluie boueux et trempé, elle pressa le pas. Elle aurait mieux fait de patienter, finalement. Elle se retrouvait mouillée, nerveuse, et plus fatiguée par le voyage qu'elle ne l'avait cru. Mieux aurait valu faire une sieste à l'hôtel, douillettement allongée sous la couette à écouter la pluie tomber, plutôt que de s'aventurer dehors et de se faire tremper.

Pour comble de bonheur, voilà que le brouillard envahissait l'air, déferlant sur le sol telles les vagues sur la grève. Les volutes de brume devenaient épaisses comme les lianes, et le son de la pluie ressemblait au murmure d'une voix.

À moins que quelqu'un ne fût réellement en train de parler, dans une langue qu'elle ne comprenait pas, mais presque, songea-t-elle soudain. Elle accéléra le pas, aussi impatiente de sortir des bois qu'elle l'avait été d'y entrer.

Le froid se fit brutal, au point que de petits nuages de vapeur lui sortaient de la bouche. Les voix résonnaient à présent dans sa tête : « Demi-tour ! Demi-tour ! »

Partagée entre l'obstination et l'anxiété, elle continua d'avancer, finissant presque par courir sur le chemin glissant – et par sortir du bois, à la suite du chien.

La pluie n'était plus que de la pluie ; le vent, du vent. Le chemin débouchait sur une route bordée de quelques maisons aux cheminées surmontées d'un panache de fumée. Au-delà, la beauté des collines voilées de brume.

— Trop d'imagination, et pas assez dormi, conclut-elle à haute voix.

Devant les maisons, de petits jardins profitant du repos hivernal pour préparer les floraisons du printemps ; le long du trottoir et dans les allées particulières, quelques voitures stationnées.

Elle n'était plus bien loin, d'après la carte de Nan. Elle avança dans la rue, comptant les maisons.

Celle qu'elle cherchait était plus éloignée de la chaussée et de ses voisines que les autres, comme si elle avait besoin de place pour respirer. La jolie chaumière aux murs d'un bleu profond et à la porte rouge vif faisait elle aussi penser à un conte de fées – pourtant, une Mini gris argent était garée dans l'allée. La maison avait une extension en L se terminant par un bow-window en façade. Même au cœur de l'hiver, des

pensées en pots aux couleurs vives ornaient le haut des marches, tournant leurs corolles exotiques vers le ciel pour profiter de la pluie.

Une vieille enseigne en bois était suspendue au-dessus du bow-window, où se lisait en lettres profondément gravées :

## LA TÉNÉBREUSE

— Je l'ai trouvée !

Iona resta un moment immobile sous la pluie, les yeux fermés. Chaque décision prise au cours des six semaines passées – peut-être même depuis sa naissance – l'avait menée ici.

Elle hésitait à se diriger vers le L – l'atelier, lui avait expliqué Nan – ou vers l'entrée de la maison. En s'approchant, elle aperçut une lumière reflétée par la vitre, puis des étagères portant des flacons de couleurs vives et pastel, et des bouquets d'herbes séchées. Des mortiers et des pilons, des jattes et... des chaudrons ?

De petits nuages de vapeur sortaient de l'un d'entre eux, posé sur la cuisinière, et une femme se tenait debout devant un plan de travail, réduisant un aliment en poudre.

La première pensée d'Iona fut qu'il était vraiment injuste que certaines femmes aient autant d'allure sans recherche apparente, juste avec un fouillis sexy de cheveux bruns relevés à la va-vite, un visage rosi par les efforts et par la vapeur. Avec sa fine ossature, elle serait belle à tout âge, et les commissures de sa bouche bien dessinée se relevaient légèrement en un sourire de contentement.

Était-ce l'œuvre des gènes, ou de la magie ? Pour certaines femmes, cela revenait au même.

Prenant son courage à deux mains, Iona tendit le bras vers la poignée de la porte.

Elle l'avait à peine effleurée que la femme relevait la tête pour l'observer. Le sourire s'accentua en une expression polie de bienvenue. Iona entra dans l'atelier.

Le sourire s'estompa. Les yeux gris fumée la fixaient avec une telle intensité qu'Iona s'arrêta net, à peine le seuil franchi.

— Puis-je entrer ?

— C'est déjà fait.

— Euh... oui, en effet. J'aurais dû frapper. Je suis désolée, je... Mon Dieu ! ça sent incroyablement bon, ici. Romarin, basilique, lavande et... tout, en fait. Je suis désolée, répéta-t-elle. Vous êtes bien Branna O'Dwyer ?

— C'est moi, répondit la jeune femme en attrapant un essuie-mains sous le plan de travail et en s'approchant. Vous êtes trempée.

— Oh ! désolée. Je mets de l'eau partout. Je suis venue à pied du château. De l'hôtel. J'ai une chambre au château d'Ashford.

— Vous avez de la chance, c'est un endroit magnifique.

— Un vrai rêve, du moins ce que j'en ai vu pour le moment. Je viens juste d'arriver. Enfin... je suis là depuis deux heures environ, et j'ai tenu à vous rendre visite aussitôt. Je suis venue pour faire votre connaissance.

— Pourquoi ?

— Oh ! je suis désolée, c'est...

— Vous semblez désolée de beaucoup de choses en bien peu de temps.

— Hum... C'est l'impression que ça donne, c'est vrai, dit Iona en tirebouchonnant l'essuie-mains. Je m'appelle Iona. Iona Sheehan. Nous sommes cousines. Enfin, ma grand-mère Mary Kate O'Connor est une cousine de votre grand-mère Ailish... Ailish Flannery. Nous sommes donc... je m'y perds un peu : des cousines issues de germains ? ou issues d'issues de germains ?



— Une cousine est une cousine. Dans ce cas, enlève donc ces bottines boueuses, nous allons prendre le thé.

— Merci. Je sais bien que j'aurais dû écrire, ou téléphoner, ou je ne sais quoi. Mais j'avais peur que tu me dises de ne pas venir.

— Vraiment ? murmura Branna en mettant la bouilloire à chauffer.

— C'est juste qu'après avoir pris ma décision, j'avais besoin de continuer à aller de l'avant. J'ai toujours voulu visiter l'Irlande – cette histoire de racines –, mais je remettais chaque fois à plus tard, continua-t-elle en posant ses bottines boueuses près de la porte et en accrochant son manteau à la patère. Et puis un jour... j'ai su que c'était maintenant. Sans plus perdre de temps.

— Va t'asseoir à la table du fond, près du feu. Le vent est froid, aujourd'hui.

— À qui le dis-tu ! Plus je m'enfonçais dans les bois et plus il était froid, j'en suis sûre, et puis... Seigneur ! l'ours !

L'énorme chien couché près de la petite cheminée leva la tête et la regarda avec cette même tranquillité qui l'avait caractérisé dans les bois.

— Je veux dire... le chien ! Quand il est apparu soudain d'entre les arbres, j'ai cru un instant que c'était un ours. Mais c'est vraiment un très gros chien. Il est à toi ?

— Il est à moi, et je suis à lui. Il s'appelle Kathel, et il ne te fera pas de mal. As-tu peur des chiens, cousine ?

— Non. Mais il est énorme ! C'est quel genre ?

— Quelle race, tu veux dire ? Son père était un lévrier irlandais, et sa mère, un croisé de danois irlandais et de lévrier écossais.

— Il a un air à la fois féroce et digne. Je peux le caresser ?

— C'est une affaire entre lui et toi, répondit Branna en venant poser le thé et les biscuits au sucre sur la table.

Elle s'abstint de commenter quand Iona s'accroupit et fit sentir le dos de sa main au chien, avant de lui caresser doucement la tête.

— Bonjour, Kathel. Je n'ai pas eu le temps de me présenter tout à l'heure. Tu m'as fichu une belle frousse.

» Je suis si heureuse de faire ta connaissance et d'être ici, continua-t-elle en se relevant et en souriant à Branna. Les choses se sont passées si vite, tout cela me tourne dans la tête. J'ai du mal à croire que je suis là, debout dans ton atelier.

— Assieds-toi, dans ce cas ! et bois ton thé.

— J'avais à peine entendu parler de vous, expliqua Iona en prenant place et en se réchauffant les mains sur sa tasse. Je veux dire, Nan m'avait bien parlé des cousins. De ton frère et toi.

— Connor.

— Oui, Connor, et les autres qui vivent à Galway, ou à Clare. Ça fait des années qu'elle voulait m'amener ici, mais ça ne s'est pas fait. Mes parents – ma mère, surtout – n'y tenaient pas vraiment, puis ils se sont séparés, et après ça, tu sais comment c'est, on est ballotté de l'un à l'autre... Puis ils se sont remariés chacun de leur côté, et le plus bizarre est que ma mère a insisté pour que son premier mariage soit annulé. Il paraît que ça ne fait pas de moi une bâtarde, mais c'est pourtant l'impression que ça donne.

— J'imagine, oui, répondit Branna en haussant les sourcils.

— Après ça, il y a eu les études, puis mon travail, puis j'ai vécu quelque temps avec quelqu'un. Jusqu'au jour où je l'ai regardé en me demandant : « Pourquoi ? » Il n'y avait franchement rien entre nous à part l'habitude et la commodité, et on a besoin de plus, tu ne trouves pas ?

— Je trouve aussi, oui.

— Je veux plus que cela, par moments du moins. En fait, la plupart du temps j'ai l'impression de n'avoir jamais été à ma place. Là où j'étais, j'avais toujours le sentiment qu'il y

avait quelque chose qui clochait un peu. Et puis, j'ai commencé à rêver – ou du moins à me rappeler mes rêves –, si bien que je suis allée voir Nan. Tout ce qu'elle m'a raconté aurait dû me sembler totalement fou. J'aurais dû me dire que c'était un tissu de sottises, et pourtant non. Cela m'a paru tout expliquer.

» Je jacasse, je jacasse... C'est le trac, expliqua-t-elle en prenant un biscuit qu'elle avala tout rond. Ils sont bons. Je suis...

— Ne me dis pas une fois de plus que tu es désolée. Ça finit par être pitoyable. Raconte-moi plutôt tes rêves.

— Il veut me tuer.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas. Ou du moins je ne savais pas. D'après Nan, il s'appelle, ou s'appelait, Cabhan, et c'est un sorcier. Maléfique. Il y a des siècles et des siècles, notre ancêtre, la première Ténébreuse, l'a détruit. Sauf qu'une partie de lui a survécu. Aujourd'hui encore il veut me tuer. Enfin, nous tuer. Je sais, ça paraît insensé.

— Tu me trouves l'air surpris ? demanda Branna en buvant placidement son thé.

— Non. Tu as l'air très calme. J'aimerais bien pouvoir en dire autant. Et tu es si belle ! J'ai toujours voulu l'être, moi aussi. Et plus grande. Comme toi. Mais je jacasse... Je suis incapable de m'arrêter.

Se levant, Branna ouvrit un placard pour y prendre une bouteille de whiskey.

— C'est un jour idéal pour ajouter une goutte de whiskey à son thé. Tu as donc entendu l'histoire de Cabhan et de Sorcha, la première Ténébreuse, et c'est ce qui t'a décidée à venir en Irlande faire ma connaissance.

— En gros, oui. J'ai démissionné de mon travail, et j'ai vendu toutes mes affaires.

— Quoi ? Tu as tout vendu ? répéta Branna, qui pour la première fois parut réellement surprise.

— Dont vingt-huit paires de chaussures de grande marque – achetées en soldes, mais tout de même. Ça m’a fait un peu mal, mais je voulais tourner la page. Sans compter que j’avais besoin de cet argent pour venir ici. Et pour y rester. Mon visa me permet de travailler. Je vais me trouver un boulot, et un endroit où vivre.

Elle reprit un biscuit dans l’espoir que cela mettrait un terme à son flot de paroles, mais il n’y avait plus moyen de l’arrêter.

— Je sais bien que c’est une folie de dépenser autant pour un séjour à Ashford, mais j’en avais vraiment envie. Je n’ai plus rien ni personne là-bas, à part Nan, et elle viendra me rejoindre si je le lui demande. J’ai le sentiment que je pourrais trouver ma place ici. Que je pourrais atteindre un équilibre. J’en ai assez de ne pas savoir pourquoi je ne m’intègre jamais.

— Quel genre de travail faisais-tu ?

— J’étais monitrice d’équitation. Guide de randonnée équestre, palefrenière. J’espérais autrefois devenir jockey, mais je les aime trop pour ça, et je n’avais pas la passion de la course et de l’entraînement.

— Tu parles des chevaux, bien sûr, dit Branna en hochant la tête et en l’observant.

— Oui. Ça se passe bien avec eux.

— J’en suis sûre. Je connais l’un des propriétaires des écuries du coin, l’hôtel y envoie ses clients. Ils organisent des promenades guidées, des leçons d’équitation... Boyle aurait peut-être quelque chose à te proposer.

— Tu plaisantes ? Jamais je ne m’étais imaginé trouver d’emblée un travail dans une écurie. Je pensais commencer par un boulot de serveuse, ou de vendeuse. Ce serait fantastique si ça pouvait marcher.

Certains auraient dit que c'était trop beau pour être vrai, mais Iona n'avait jamais été convaincue par cet adage. Pour elle, si c'était beau, ce devait être vrai.

— Écoute, je suis prête à nettoyer les stalles, à panser les chevaux. Tout ce qu'il veut.

— Je lui en toucherai un mot.

— Jamais je ne pourrai assez te remercier, répondit Iona en prenant Branna par la main.

Un éclat de lumière et de chaleur se produisit.

Iona se mit à trembler, mais elle ne se dégagea pas et ne détourna pas le regard.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que le moment est peut-être enfin venu. La cousine Mary Kate t'a-t-elle offert quelque chose ?

— Oui. Le jour où je suis allée la voir et où elle m'a raconté.

De sa main libre, elle attrapa le pendentif caché par son pull-over et montra l'amulette de cuivre à l'emblème du cheval.

— C'est Sorcha qui l'a fabriquée pour sa benjamine...

— Teagan, termina Iona. Pour la protéger de Cabhan. Pour Brannaugh, c'était le chien... J'aurais dû comprendre quand j'ai vu Kathel ! Et pour Eamon, c'était l'épervier. D'aussi loin que je m'en souviens, elle me racontait ces histoires, mais je croyais que c'étaient juste des contes. C'était aussi ce que ma mère m'affirmait. Elle n'aimait pas que Nan me les raconte. Du coup, j'ai arrêté de lui en parler – à ma mère, je veux dire. Elle préfère ne pas trop se poser de questions.

— C'est pourquoi ce n'est pas elle qui a reçu l'amulette, mais toi. Elle n'était pas celle qui avait été désignée. Toi, si. La cousine Mary Kate était prête à venir ici, mais nous savions que ce n'était pas elle non plus, qu'elle était juste la gardienne de l'amulette, de l'héritage. D'autres avant elle la lui ont

transmise, qui l'avaient préservée et attendaient que l'heure soit venue. C'est désormais toi qui en as hérité.

Et toi, songea Branna, tu es venue à moi.

— T'a-t-elle expliqué ce que tu es ? demanda-t-elle à haute voix.

— Elle m'a dit... que j'étais la Ténébreuse, répondit Iona avec un long soupir. Mais toi...

— La Ténébreuse est triple. Trois est un chiffre magique. Et nous sommes désormais trois : toi, moi, et Connor. Mais chacun d'entre nous doit accepter le tout, s'accepter soi-même et accepter l'héritage. Est-ce ton cas ?

— J'y travaille, affirma Iona en buvant une gorgée de thé au whiskey, dans l'espoir de se calmer.

— Que sais-tu faire ? Elle ne t'aurait pas transmis cette amulette si elle n'avait pas été certaine. Montre-moi ce que tu sais faire.

— Quoi ? Comme pour une audition ? dit Iona en essuyant ses paumes soudain moites sur son jean.

— J'ai pratiqué toute ma vie. Toi, non. Mais c'est dans ton sang. Ne sais-tu rien faire pour le moment ? demanda Branna en penchant son beau visage d'un air sceptique.

— Je sais faire certaines choses. C'est juste que je n'ai jamais... sauf avec Nan. (Mal à l'aise, et mécontente de l'être, elle approcha la bougie posée sur la table.) J'ai le trac ! marmonna-t-elle. Comme quand j'ai auditionné pour le spectacle de fin d'année, à l'école. Un vrai fiasco.

— Fais le vide dans ton esprit. Laisse venir.

Iona se força à respirer calmement, régulièrement, concentrant son attention et son énergie sur la mèche de la bougie. Elle sentit la chaleur monter en elle, la lumière s'insinuer. Puis elle souffla doucement.

La flamme tremblota, vacilla, puis brûla pour de bon.

— C'est génial, murmura Iona. Jamais je ne m'y ferai ! C'est... magique.

— C'est ton pouvoir. Il faut t'entraîner, le canaliser, le respecter. L'honorer.

— J'ai l'impression d'entendre Nan. Elle m'a montré quand j'étais encore petite, et j'y ai cru. Ensuite, j'ai pensé que c'étaient juste des tours de magie, comme le prétendaient mes parents. Et je crois... non, je sais que ma mère a dit à Nan d'arrêter, sans quoi elle ne serait plus autorisée à me voir.

— L'esprit de ta mère est fermé. Comme celui de beaucoup d'autres gens. Il n'y a pas de raison d'être en colère contre elle.

— Elle m'a empêchée de connaître tout cela. De savoir qui je suis.

— À présent, tu le sais. Tu peux faire d'autres choses ?

— Quelques-unes. Faire léviter des objets – pas de gros objets, et ça réussit une fois sur deux. Les chevaux. Je comprends ce qu'ils ressentent. Ça a toujours été le cas. J'ai essayé une fois une métamorphose, mais j'ai misérablement échoué. Mes yeux sont devenus pourpres, même le blanc des yeux, et mes dents brillaient comme un néon. J'ai dû prendre deux jours de congé maladie avant que ça disparaisse.

Amusée, Branna leur versa de nouveau du thé et du whiskey.

— Et toi, qu'est-ce que tu sais faire ? Je t'ai montré de quoi j'étais capable. À ton tour.

— C'est de bonne guerre.

Branna fit un geste vif de la main et lui montra une boule de feu blanc dans sa paume.

— Waouh ! C'est... Je veux faire ça, moi aussi, déclara Iona en approchant prudemment le bout de ses doigts pour sentir la chaleur sur sa peau.

— Alors, il faudra t'entraîner ; tu finiras par apprendre.

— Tu seras mon professeur ?

— Je te guiderai. C'est déjà en toi, mais il faut te montrer la voie... affiner. Je te donnerai des livres à lire et à étudier. Profite de ta semaine au château, et réfléchis bien à ce que tu veux, Iona Sheehan. Réfléchis bien, car, si tu commences, il ne sera plus question de faire demi-tour.

— Je ne veux pas faire demi-tour.

— Je ne parle pas de l'Amérique, ni de ta vie là-bas. Je parle de la voie que nous emprunterons. (Elle fit un nouveau geste vif de la main, le feu disparut, et elle reprit sa tasse de thé.) Cabhan, ou ce qu'il reste de lui, est sans doute pire que ce qu'il était jadis. Et ce qui demeure veut ce que tu possèdes, ce que nous possédons tous trois. Ainsi que notre sang. Ton pouvoir, ta vie, tu les risqueras l'un et l'autre, alors réfléchis, car ce n'est pas un jeu.

— Nan m'a dit que c'était un choix, mon choix. Elle m'a expliqué que Cabhan voudra ce que je possède, ce que je suis, et sera prêt à tout pour l'obtenir. Elle a pleuré quand je lui ai annoncé que je partais pour l'Irlande, mais elle était fière de moi aussi. Dès que je suis arrivée ici, j'ai su que j'avais fait le bon choix. Je ne veux pas ignorer qui je suis. Je veux juste le comprendre.

— Tu peux encore choisir de rester ou non. Si tu décides de rester, tu habiteras ici, avec Connor et moi.

— Ici ?

— C'est aussi bien que nous vivions ensemble. La maison est suffisamment grande.

Rien ne l'avait préparée à une telle proposition. Jamais personne dans sa vie ne lui avait fait un tel cadeau.

— Tu serais prête à me laisser vivre ici, avec vous ?

— Nous sommes cousines, après tout. Profite de ta semaine. Connor et moi avons choisi depuis longtemps, et juré d'accepter ce qui nous attend si le troisième d'entre nous se présentait. Mais toi, tu n'as pas eu une vie entière pour y



penser, alors réfléchis à tous les aspects, et attends d'être totalement sûre. C'est à toi de décider, et à personne d'autre.

Et cette décision, quelle qu'elle soit, changerait la face des choses à jamais, songea Branna.